

# (art absolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui



**Mélancolies**  
**Miroirs aveugles**  
**Au-delà de la mélancolie**  
 Émile **Zola**  
 Édouard **Manet**

François **Dilasser**  
 Isabelle **Lévénéz**  
 Catherine **Viollet**  
**4 photographes arabes**  
**Artistes en Aquitaine**

M 06192 - 15 - F: 10,00 € - RD



hiver 2005/06 • numéro

**15**

10 €

Peinture

## François Dilasser, planètes sauvages

Entretien avec Benoît Decron

---

Œuvre matérielle, concrète, poétique, vivante, “cosmique” d'un peintre de 80 ans à la fois méconnu et célèbre, retiré dans sa Bretagne natale : décryptage des *Planètes*, l'une des séries les plus singulières de son travail par l'actuel conservateur en chef du Musée de l'Abbaye Sainte-Croix des Sables-d'Olonne.

François Dilasser ouvre la porte de son atelier de Brignogan. Dehors il fait un temps cotonneux comme seule la Bretagne nous en réserve : ciel blanc, froid juste coupant, atmosphère dense. L'atelier baigne dans une lumière électrique, confortable et douce, renvoyée par la pâleur du plafond. Toujours du blanc, presque de l'isolant. Aucune vue extérieure directe : côté rue, en haut du mur, une baie horizontale encadre l'enseigne vert menthe de la pharmacie voisine ; côté jardin, quelques buissons et plantes désordonnés montent à l'assaut d'un muret. Ici, aucune distraction, seulement quelques tables, une chaîne stéréo, du travail en cours : carnets ouverts, peintures dressées.

L'artiste se moque bien de ce qu'il y a à l'extérieur. Les horaires de travail sont souvent les mêmes. Les après-midi d'automne dans l'atelier, quatre ou cinq heures suivies d'une petite marche en bord de mer. Les vertus de la rumination intellectuelle liées à cet exercice sont essentielles à sa stimulation (Jacques Lacarrière, Cees Nooteboom, Henry David Thoreau...). Penser en marchant, passer du plan matériel à celui du tableau.

Comprendre François Dilasser, parlant peu, faisant confiance à son intuition, à l'indocilité de sa main, c'est s'éprendre de ce ressassement. Si le dessin multiplié de l'artiste, presque “crobard”, d'après nature, acide presque cruel, tire vers le réel, sa peinture déserte ostensiblement le paysage. Elle le restitue en une somme d'émotions chromatiques, en des concrétions de formes énigmatiques, le tout en différé.

L'atelier est donc une cellule d'isolement, un parallé-

lépipède étanche dans lequel s'affaire Dilasser. Aux quatre coins, il a punaisé des *Planètes* majuscules, des grands papiers qu'il peint, certains en attente. Il y a aussi des études, des dessins par rangées, en particulier des globes soulignés, ciselés de traits, mangés d'ombre, un clin d'œil à Odilon Redon. Dans le travail en cours, une fois le seuil passé, il n'y a pas de priorités, d'ordre particulier. Il passe de l'une à l'autre, figole, supprime, recouvre, met un point final. Pour qui connaît l'œuvre de Dilasser, ces *Planètes* sont surprenantes, étrangement dilatées. Sur fond de bronzine ou d'argent, elles s'épanouissent, grêlées de pépites aux teintes florales, des roses, des bleus, des oranges, des jaunes... Devendraient-elles sauvages ?

Les *Planètes* sont presque des vieilles lunes. Sans doute, leur acte de naissance remonte-t-il à la série des *Jardins*, comme une contingence. Autour de 1990, Dilasser peint ses *Jardins* : dans un cadre donné, serré, un hexagone est “calepiné”, peuplé de figures, de croix, de formes répétitives qui, en quelque sorte, l'habitent. Un tel jardin est suspendu dans l'espace. Les couleurs retenues sont plutôt sombres, des gris, des ocres. Pourtant, le polyèdre va s'émanciper, pour bondir d'une cloison à l'autre du cadre. La tentation du cercle, sans doute, de ses quelques arpents d'éternité. Rappelons simplement qu'un jardin, tel celui du Jantar Mantar à Jaipur, immense observatoire, peut devenir un reposoir d'étoiles et de constellations.

Dès 2000, la planète célibataire, seule dans son cadre, revient en force dans l'œuvre de Dilasser, →



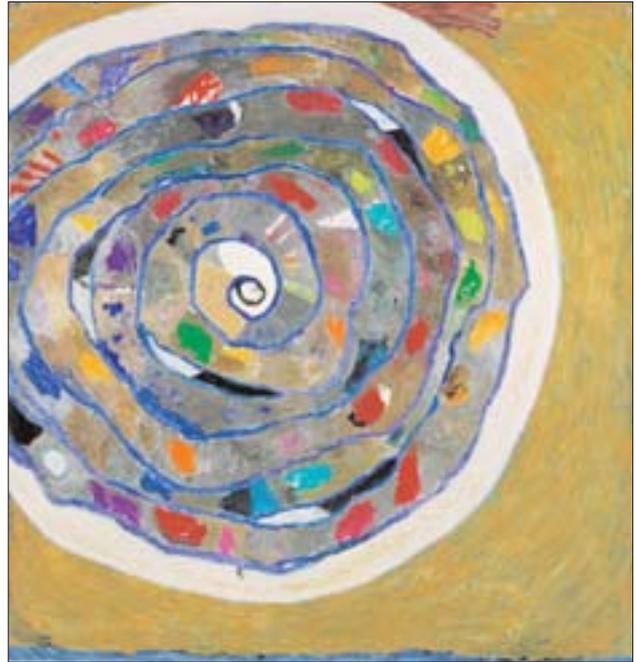
François Dilasser.  
*Planète.*

2004, acrylique sur papier marouflé sur toile, 105 x 140 cm. Collection de la Fondation Écureuil, Toulouse.



François Dilasser.  
*Planète.*

2005, acrylique sur papier, 150 x 140 cm.



François Dilasser.  
*Planète.*

2005, acrylique sur papier, 150 x 140 cm.

pour ne plus la quitter. Il dit que l'intitulé n'a pas d'importance et qu'il faut bien nommer ce que la peinture le pousse à faire. Il dit aussi se souvenir d'images télévisuelles, d'un désert en Afrique, de gens en habits blancs, dans le noir. Cette prégnance matérielle, présence terrienne avec des figures, petits picots hérissés sur des planètes bosselées, informes, il la restitue sur un fond sombre. La vision est brutale, élémentaire. Les grands coups de pinceau font masse, comme un magma qui dévore quelques gousses de couleur. On cherche en vain un nombril... Plus tard, la planète, à transformations, présente mieux, fichée sur un axe imaginaire. Rétractée, elle est comme une farde constituée de bandelettes, de lanières serrées : une balle de base-ball primitive. Le gris anthracite, le blanc cassé, le terreux dominant. Il y aurait plusieurs naissances possibles à cette boule qui rappelle la géographie ridée de têtes de fantaisie dessinées abondamment par l'artiste. D'un hybride à l'autre, comme un objet qui se ramasse et se tasse, dans le souvenir, peut-être, de Guston. Ces planètes laissent échapper des plumets (des toupets) de leur partie supérieure, des collages

de fragments de peinture : des plumes d'oiseaux des îles fichées sur des sphères amorphes, immobiles. Les *Planètes* prennent ensuite de l'assurance ou plutôt leur propre rythme, plus apaisé. L'artiste dessine au préalable une spirale sur une feuille blanche, à la mine de plomb. Ligne après ligne, il pousse son trait avec une maladresse revendiquée, raboute la courbe avec des reprises, des estafilades. Rien de régulier dans le contour de la spirale : on peut dire qu'il l'imité. Le cercle en tant qu'entité parfaite tend à l'universel, à l'éternité. Dilasser l'approche, le contient, s'en amuse. Du reste, dit-il, l'exercice est difficile quand il faut inverser le mouvement, concevoir des planètes jumelles avec des spirales aux orbes symétriques, mais contraires. L'œil de la spirale, sa *boudine*, est traité rigoureusement comme un commencement à tout. Le symbolisme archétypique du nombril l'associe à la nature féminine de la terre : « elle donne naissance à chaque aube, au soleil : à la lune et aux étoiles : aux plantes et aux aliments : elle est la mère de tout »<sup>1</sup>. C'est dire l'importance qu'accorde Dilasser à cette entrée en matière. Il la dégage, l'ourle soigneusement de plis concentriques. →



François Dilasser  
*Planète.*

2005, acrylique sur papier, 160 x 150 cm.

Reprenant les lignes au pinceau, il peint des cercles irréguliers autour du noyau, les encomrent parfois de petits sacs d'obscurité, de sortes d'envies. Puis il répartit les couleurs par touches longues, presque disposées en mosaïque, sans logique apparente. Elles se valorisent l'une l'autre : des ocres, des rouges, des pourpres, essentiellement. L'apparence bancale, mal foutue, de ces planètes en fait toute l'humanité. De tous temps, les hommes s'essaient à la spirale pour approcher une impossible perfection. Tout ce tremblement de couleurs et de lignes grasses accentue le caractère de chaque planète, son altérité dans un ballet qui n'a rien de définitif : le mot vient du grec *planêtês* qui signifie "errant".

Dilasser s'est essayé à toutes sortes de planètes : en petit format, des grenues, des cellulaires, des vertes, en toile d'araignée, en pelure d'oignon... Depuis deux ans, elles gagnent en simplicité et en dynamisme. Il travaille vite, en ébauche plusieurs à la fois, ne perd pas de temps pour mieux entreprendre autre chose ensuite : « La peinture, au début on cherche, on tâtonne, on avance plus doucement, à la fin, ça vient. Depuis un moment, ça m'intéresse de lâcher prise : j'y vais carrément »<sup>2</sup>. Il revient à la pratique de sa jeunesse avec des peintures argent et dorée. Il en prépare les fonds, en nimbe le disque, le dilatant, donnant ainsi l'idée d'un tournoiement, d'un déplacement dans et hors du cadre plus jamais accessoire. Cette préciosité, avec les modestes matériaux de l'illusion, réveille, dans la forme, la substance mythologique. Chaissac – qui s'y connaît en enfance – affirme quand il peint à la bronzine dans les années

50, que c'est pour échapper à l'humain (aux bons-hommes de Dubuffet), pour gagner en sérieux. Sans doute perçoit-on chez Dilasser un semblable pas de côté : que faire du "réel", de "l'abstrait" ? Dans tous les cas, l'accompagnement échappe au peintre : « tu arrêtes et tu regardes »<sup>3</sup>.

Avec cet or, cette argenture, il recouvre sa propre peinture, laissant sourdre des carnations nacrées (de la chair ?), des couleurs primaires dispersées en éclats. Une des dernières *Planètes* entraîne dans son enroulement, comme des drapeaux de prières bouddhistes encordés, ces couleurs crues, encore des déchirures, des collages. Voici la vie surgir en concentré, des ombres de la spirale. Il y a de l'énergie, une jeunesse communicative dans ces planètes-là : les *Viennoises*, les *Cobra*, les *Hopi*... Et de la musique, bien entendu, quand on se souvient que dans la symbolique planétaire, les muses (Erato, Clio et consœurs) jouent leur partition : symphonie céleste, étoiles solistes...

François Dilasser a toujours considéré la peinture comme un exercice à recommencer, afin d'arriver à une incarnation, cette construction plastique "satisfaisante" qu'il interrogera, contestera, sapera jusqu'à en précipiter la disparition. Dans ses innombrables dessins de *Baigneuses*, des tortillons, des entassements, des écorchements, il serait vain de voir un délassement innocent. Il poursuit avec elles une recherche analogue, obsessionnelle, en scrutant l'œuvre de Cézanne. Le copier jusqu'à épuisement, pour espérer comprendre l'union énigmatique entre la couleur et l'objet. Seul le noyau compte. ■

<sup>1</sup> Gutierre Tibón, *Le nombril centre érotique*, Paris, Pierre Horay, 1983, p. 47.

<sup>2</sup> Entretien enregistré de François Dilasser, 7 novembre 2005.

<sup>3</sup> Antoinette & François Dilasser, *Journal hors temps*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 2004, p. 90.

© Photographies François Talairach



### François Dilasser en quelques dates

- Né en **1926** à Lesneven (Bretagne) où il vit et travaille.

#### Expositions personnelles (sélection).

- **1977** Galerie Jacob, Paris.
- **1983** Musée des Jacobins, Morlaix.
- **1987** Musée des Beaux-arts, Rennes.
- **1990** Galerie La Navire, Brest.
- **1995** Galerie Montenay, Paris.
- **1995/96** Musée des Beaux-arts de Valenciennes.  
Musée de l'Abbaye de Sainte-Croix, Les Sables-d'Olonne.
- **1999** Musée Hébert, La Tronche-Grenoble.
- **2000** Galerie du Faouëdi, Lorient.
- **2001** *L'art dans les chapelles*, Pluméliau, Abbaye aux Dames.
- **2003** Galerie Frédéric Giroux, Paris.
- **2004** Fondation d'entreprise Espace Écureuil pour l'art contemporain, Toulouse.
- **2005** Le Ring, artothèque de Nantes, *Baigneurs/baigneuses, après Cézanne*.



François Dilasser

*Baigneuses.*

2005, encre et acrylique sur papier, 75 x 55 cm.